**A quoi bon être libre, si tu n’es pas en paix**

**Enfin libre...**libérés de nos obligations, de nos devoirs, libérés de l’oppression du temps, libres de faire ce que bon nous semble.

Du moins pour une durée de sept jours, car oui ces deux mots décrivaient à la perfection notre court séjour. Au fond de moi j'espérais surtout que cette petite escapade pourrait me changer les idées, voire peut-être même stopper les cauchemars qui hantent mes nuits depuis quelques semaines. À l’instant, nous nous trouvions tous les quatre dans la voiture. Alec occupait la place du conducteur, lui seul (d’après lui bien sûr) avait le droit de s’asseoir à cette place parce que c’est SA voiture. Pendant ce temps Sadina et Thomas installés à l’arrière semblaient presque collés l’un à l’autre comme si la taille de la banquette arrière les empêchait de garder 3 centimètres de distance.

Devant cette vision insupportable d’eux deux, je décidais de sortir mon livre. J’ôtais l’objet de mon sac quand, je m’aperçus que ma main s’était refermée sur une poupée. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Je gardai les yeux fixés sur la poupée de tissu, elle possédait une robe poussiéreuse, et des cheveux noircis comme si on les avait brûlés. Tout d’un coup, la voiture nous secoua dans tous les sens. Quand la route redevint plate, la poupée s’était volatilisée.

Plus tard en fin d’après-midi, nous trouvâmes où installer nos affaires et tentes. Épuisés du trajet nous partîmes tous se coucher tôt, « tel des gens raisonnables » avait soufflé Sadina sur un ton amusé. Je passai encore une nuit mouvementée toujours provoqué par le même cauchemar.

Le lendemain, nous allâmes chercher à manger à l’épicerie vue sur le chemin, car nous avions tout prévu sauf de la nourriture. Ce n’était pas un oubli, simplement que cette tête de mule d’Alec qui n’avait pas voulu prendre plus de nourriture qu’il n’en faut pour un repas. Sadina proposa d’aller acheter à manger dans le coin.

Ce que nous fîmes.

En chargeant les sacs dans le coffre, je vis ce qu’il contenait: des bouteilles d’eau, un gilet jaune fluo, un jerrican d’essence par précaution et une lourde corde. En voyant ces deux derniers objets des images ou plutôt des flashs m’apparurent où on y trouvait d’abord une jeune fille blonde au milieu d’une flaque, tenant à la main un briquet duquel jaillissait une une flamme suivit d’une autre image où on retrouvait cette fois-ci la fameuse corde accrochée à un arbre mais à une extrémité, la même fille y était pendue, une jeune fille ressemblant à ma sœur…

La journée passa vite mais depuis les horrifiantes images de ma sœur, ma gorge restait nouée.

Chaque nuit je revivais l’accident, certaines fois la fin différait. Après ce genre de rêve, on se dit que le réveil est le moment le plus soulageant. Oui mais il sort aussi comme le plus brutal. Parfois ça se finissait par le cri emplit de douleur de ma petite sœur suivie d’une paralysie du sommeil: ta tête est bien éveillée mais ton corps ne réagit pas comme paralysé par le sommeil, te donnant la sensation de tomber. Sinon il m’arrive aussi d’être bloqué dans mon rêve. Et je dois à mon tour crier pour me réveiller.

Même le jour mes démons semblaient me chercher, heureusement lorsque cette part d’ombre essayait de m’engloutir mes amis venaient me rejoindre, me donner une bouffée d’air frais.

Cinquième soir, avant dernière nuit avant de retourner à notre quotidien. Assis en cercle, tous les quatre nous scrutions le feu comme envoûtés par ses couleurs allant du rouge sanglant au bleu fantomatique. Les flammes s’activaient et réduisaient une par une les branches en cendres. Aucun d’entre nous n’osait parler. Pourquoi ? Parce qu’entre mes terreurs nocturnes et mes hurlements chaque nuit, ils comprirent que je me trouvais sur la bonne voie pour devenir fou. Autrement dit, je venais de refroidir l’ambiance. Afin de briser le silence je me lançais dans des excuses :

- Désolé, je suis vraiment désolé. Allez savoir à quoi je m’attendais en balançant cette phrase…

- Tu t’excuses pour rien toi maintenant ? J’crois être atterri dans une dimension inversée.

En disant cela Alec avait eu beau mettre toute sa bonne volonté pour nous faire rire, personne n’esquissa un sourire.

- Tu n’as pas à t’excuser, continua Thomas. Ce n’est pas de ta faute.

Plusieurs minutes s’écoulèrent dans le silence, jusqu’à ce que Sadina se lève et demande :

- Bon, on reste là à se regarder comme si Alec avait lâché une de ses blagues ou on ouvre l’énorme paquet de marshmallow ? À moins que je ne sois la seule à qui il fait envie depuis ce matin…

Thomas et moi eurent un petit rire forcé pendant qu’Alec nous regardait d’un air boudeur.

- Ça marche, répondit lentement Thomas. Je t’accompagne pour aller les chercher.

La soirée passa vite, très vite, presque aussi vite que la disparition des marshmallows.

Je me réveillais en sursaut bien avant le lever du soleil. Je dus émettre un cri ou du moins faire du bruit car Thomas rappliqua presque tout de suite après, me demandant si je me sentais bien. J’avais pris dans mon élan une position assise. Plus les secondes passaient, plus je me remettais de ce rêve agité. Pourtant mon cœur ne cessait de battre à tout rompre. Peut-être parce que je ne savais que répondre à sa question ?

À moins que je ne fus en pleine crise de panique ?

Ou encore pour sa main posée sur mon épaule et son visage si prêt du mien ?

Tous les muscles de la mâchoire contractés, je lui répondis par un simple signe de tête.

De nouveau seul je me rendormis, avec à l’esprit la dernière phrase qu’il m’avait dite avant de partir : « n’oublie pas que tu peux compter sur moi si tu as besoin de quelque chose ».

Je connus, quelques heures plus tard, un réveil calme comme je n’en avais plus eu depuis des jours. Je rencontrais Alec , en me levant, qui m’expliqua qu’ il se dirigeait vers le lac pour aller se baigner. Ensuite, je croisais Thomas, qui me proposa juste après le petit déjeuner de rejoindre Sadina et Alec au fameux lac. Ce que j’acceptai volontiers tout en espérant pouvoir lui parler d' hier soir et me confier à lui.

À peine mis-je les pieds dans l’eau qu’une image comme celles de la corde et de l’essence, s’imposa à moi. On y voyait ma sœur encore une fois mais juste son visage, elle semblait retenir sa respiration avant de se noyer. Cette hallucination me retourna l’estomac. J’avais cruellement besoin de parler à Thomas.

Je réussis enfin à discuter avec lui, en fin de matinée. Attentif à tout ce que je lui racontais, il me posait des questions. Quand nous évoquâmes hier soir, Thomas me posa la question qui lui brûlait les lèvres : « qu’est-ce que tu vois quand tu fais des cauchemars ? » J’expliquais que je revivais l’accident, que je revivais tout ce qui c’était passé le jour de l’incendie…comme quoi tout était de ma faute si la chaudière a créé un départ de feu, comme quoi les bouches d’aérations n’avaient pas jouées leur rôle. Puis que je me revoyais monter à l’étage où les flammes se sont développées le plus rapidement, où ma famille, mes parents, ma sœur se sont fait piéger par le feu et que je suis resté là, à rien faire, à les écouter hurler de douleur, impuissant. Et je lui racontais comment c’est aussi horrible au coucher qu’au réveil, de se demander en permanence pourquoi ne suis-je pas parti avec eux ?

À la suite, j’eus l’impression de passer tout le reste de la journée avec lui, ce qui ne fut pas désagréable. Et la soirée se déroula un peu comme les précédentes (sans compter celle d’hier), autour du feu de camp, dans une légère et habituelle atmosphère. Puis la fatigue prit place et nous partîmes dans nos tentes respectives. Du moins c’était ce que je pensais avant de voir Thomas et Sadina rentrer dans la même, cela ne me regardait bien évidemment pas mais ça m’agaçait.

Cette fois-ci je ne fermais pas l’œil de la nuit. Facile à expliquer, je refoulais, ruminais, repentais, revoyais à chaque chose qui était arrivée cette dernière semaine. De courts passages de mes cauchemars, j’entendais comme une deuxième fois tout ce que j’avais entendu : quand Thomas m’a dit que ce n’était pas de ma faute, mais bien sûr que ça l’était et ça le serait pour toujours, je percevais encore le cri de ma sœur, et je continuais de me demander en boucle pourquoi je ne suis pas mort avec eux ? Se rajoutait à cela la colère que j’éprouvais envers Thomas, je venais de lui raconter tout ce qui me torturait depuis toujours et lui après avoir entendu tout ça il allait voir Sadina comme si de rien n’était?!

Les événements qui suivirent s’enchaînèrent à une allure, me dépassant complètement. Les seules choses qui me parurent claires furent les moments où je me suis retrouvé à plonger la tête dans l’eau du lac et à respirer laissant entrer l’eau dans mes poumons et suffoquant peu à peu. Ce que je fis, m'apparut comme seule solution à partir de l’instant où cette phrase se grava dans mon esprit: « à quoi bon être libre si tu n’arrives même pas à vivre en paix ? »